

Les maîtrises sont des institutions musicales qui perdurent depuis le Moyen Age malgré leur interruption à la Révolution française

Par Marie-Reine Renon

# Six siècles de psallette

**E**tablie depuis six siècles, la maîtrise, ou psallette, de la cathédrale de Poitiers tente actuellement de stabiliser son organisation pour retrouver une cohérence digne des institutions de l'Ancien Régime qui fleurissaient à l'ombre des cathédrales, collégiales et grandes églises. Ces établissements méritent notre attention car ce sont les seules écoles de musique d'où sont sortis les musiciens d'autrefois. La Révolution, qui les supprime en 1791, crée un immense vide comblé par les conservatoires. Néanmoins, beaucoup de maîtrises se sont relevées à partir de 1802.

Les cathédrales de Poitou-Charentes et les églises qui leur font cortège ont un secret musical à livrer. A Poitiers, la maîtrise de la cathédrale (6 enfants jusqu'en 1791 ; 8 en 1813 ; 10 en 1842, puis 12) est créée en 1402. La même année, sont installés à Saint-Hilaire 4 enfants (7 à partir de 1559), sans doute avant 1424, à Sainte-Radegonde 6 (réduits à 4 en 1562, à 4 en 1567 et en 1787), de même, 4 à Notre-Dame-la-Grande vers 1408 ou 1421, puis au XVI<sup>e</sup> siècle, à Sainte-Opportune, Saint-Pierre-le-Puellier... Ces effectifs d'enfants (*pueri*, clergeons, *clericuli*) placent les maîtrises de Poitiers en bon rang par rapport à celles des autres villes. Le recrutement (entre 6 et 8 ans) se fait sur Poitiers et les environs, exceptionnellement jusqu'à Angers, Bourges...

## ÉTUDES MUSICALES MAIS AUSSI INSTRUCTION GÉNÉRALE

D'anciens plans nomment «rues de la psallette» des rues avoisinant Saint-Hilaire (rue parallèle à la rue du Doyenné), Sainte-Radegonde (rue de la Mauvinière) et Saint-Pierre (rue Sainte-Croix). Un texte (1465) cite une maison des clergeons près du cimetière de l'église Notre-Dame-la-Grande. Le maître vit dans la psallette avec les enfants, ce qui n'est pas le cas dans

toutes les villes. En général, il gère le temporel sous l'œil d'un chanoine préposé par le chapitre. L'instruction générale – rudiments de latin, écriture, arithmétique – est donnée par les principaux des collèges, les maîtres des «pédagoges» ou par un sous-diacre.

## DES ÉCHANGES ENTRE POITIERS ET BOURGES DU XV<sup>e</sup> AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Les études musicales occupent une grande partie du temps : chant, grégorien, polyphonie, composition, direction de chœur. La pratique instrumentale croît à partir du XVII<sup>e</sup> siècle : clavicin, serpent, basse de viole, basson...

Certains maîtres des enfants sont d'anciens enfants de chœur, alors que d'autres viennent de plus loin. A Poitiers même, des maîtres passent d'une maîtrise à une autre. Du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle se pratiquent des échanges entre Bourges et Poitiers, cités au ciel piqueté de nombreux clochers, liées depuis Jean, duc de Berry et comte du Poitou. Le même chassé-croisé s'observe parmi les facteurs et les organistes affairés dès le XV<sup>e</sup> siècle, autour des chantiers d'orgues, car certains sont en même temps maîtres de psallette. Les uns sont loués pour leurs services tandis que d'autres sont les enfants terribles des chapitres. Leur vie professionnelle s'avère dure avec un salaire moyen, l'hébergement en collectivité et le chapitre toujours là, veillant avec vigilance au respect de chaque article du contrat.

Ces musiciens ont écrit beaucoup de musique «quotidienne», considérée malheureusement comme fonctionnelle et sans grande valeur.

Ne dit-on pas que les serviteurs font avec les feuillets de musique des cornets à épices ? Ces personnages au service de l'Eglise – le plus grand employeur de musiciens – restent cependant de précieux jalons pour l'histoire de la

Marie-Reine Renon est maître de conférences en musicologie à l'Université de Poitiers et historienne de la maîtrise de la cathédrale de Bourges

musique, qu'ils soient des musiciens au talent reconnu ou de simples satellites des grands.

A l'église, la présence des enfants doit être quotidienne et constante : messe, office, fondations, casuels. Au chœur, ils retrouvent «la musique» : gagistes, chapelains-choristes qui assurent les voix graves, instrumentistes, habitués laïcs aux jours de fête. Parfois, se présente au chœur un «musicien passant», qui offre son service pour une journée. La musique symphonique fait son entrée une trentaine d'années avant la Révolution. L'ambiance du chœur ne manque pas de piquant, aussi recteurs et sergents veillent-ils à limiter les désordres.

Les nombreuses fêtes chômées sont l'occasion de déployer fastes et solennités : peuple, bourgeois, magistrats, échevins paraissent en nombre aux cérémonies comme les *Te Deum*, imposantes actions de grâces (naissances célèbres, entrées de personnalités, victoires militaires...), comme les processions qui s'achèment par la ville en d'interminables théories d'où émergent les bâtons de confréries et, particulièrement aux Rogations, la Grand'Goule. Les querelles de préséance entre les chapitres n'empêchent pas la vie de la cité de rester liée à une spiritualité collective qui permet aux maîtrisiens de sortir de leur cadre.

## JEAN BOUCHET ET LES MYSTÈRES

Pour le théâtre liturgique au cloître des Augustins, au Marché Vieux (place d'Armes), au cimetière Saint-Cybard ou sur des estrades devant les églises, dès le xv<sup>e</sup> siècle, les chapitres prêtent des vêtements sacerdotaux, repoussent offices et réunions pour permettre aux chanoines, chantres et enfants de participer à l'action. En 1508, le maire de Poitiers confie à Jean Bouchet, l'auteur des *Annales d'Aquitaine*, l'organisation du *Mystère de la Nativité, Passion et Résurrection de Notre Seigneur*, du 11 au 17 août. Bouchet est si renommé comme ordonnateur de mystères qu'il est réclamé à Nantes, Issoudun, Saumur et Bourges. Dès 1406, aux Saints-Innocents, la fête des enfants est attestée à la cathédrale, puis les interdictions édictées à la suite d'abus en révèlent la présence dans les autres chapitres. Mais ces parodies, renversement des valeurs, avec leurs «*propos bruyants... des vêtements indécents ou avec des cris discordants... incitent les laïcs à la moquerie plutôt qu'à la dévotion*»... Théâtre liturgique et parodies ne survivent pas au xvi<sup>e</sup> siècle. Quand le chapitre autorise les grands à «sortir des aubes», il les gratifie d'une récompense. Quatre voies s'offrent à eux : études, métier, musique, ordres. Beaucoup restent au service de l'Eglise où ils deviennent chapelains, choristes,

instrumentistes ou maîtres de psaltes. En 1790, ces serviteurs de l'Eglise ont bien du mal à défendre leur cause auprès du Directoire : ils tentent leur chance de musicien avant, pour beaucoup, la nécessité d'une reconversion pas toujours réussie.

Emanant du monde – pas aussi clos qu'on l'imaginerait – des chapitres, les maîtrises participent du métabolisme des cités de naguère où la vie liturgique commande tout. Après la Révolution, la maîtrise de la cathédrale est la seule restaurée à Poitiers, sur des bases différentes de celles d'antan. Pour lors, les deux institutions – conservatoire et maîtrise – coexistent, ayant parfois des enfants en commun. Si musicalement parlant, les conservatoires sont les pépinières de l'Etat, les maîtrises demeurent le fleuron de l'Eglise, chacun tentant à sa manière d'harmoniser l'homme de demain. ■

Robert Favreau,  
«Orgues et psaltes à Poitiers à la fin du Moyen Age», *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest et des musées de Poitiers*, 4<sup>e</sup> série, t. XII, pp.47-64.

**La maîtrise de la cathédrale Saint-Pierre de Poitiers, dirigée par Romain Auguste.**



## Hymne à la Croix

«Les bannières du roi s'avancent,  
le mystère de la Croix respandit,  
qui a soumis la vie à la mort  
et qui, par la mort, a apporté la vie»,  
tels sont les premiers vers du *Vexilla Regis*, hymne écrit en latin et composé en 569 à Poitiers.  
Sainte Radegonde nourrissait un appétit insatiable pour les reliques. Cherchant un moyen de rendre la présence du Seigneur plus visible dans son abbaye, elle demande à l'empereur Justin une parcelle de la Croix. Après de multiples péripéties, la relique arrive enfin à Poitiers en 569. Celui qu'on surnommait «le dernier des poètes latins», Venance Fortunat, était installé à Poitiers depuis 567. Il composa, pour célébrer l'entrée du trésor dans la ville, un grand hymne processionnel exprimant, par son lyrisme, les profonds sentiments chrétiens qui l'animaient.  
L'œuvre devint l'hymne favori des Croisés, cinq siècles plus tard, et se chante encore en l'honneur de la Croix dans la liturgie catholique. A.-G. T.